

L'intelligence de Frochard égalait sa hardiesse.

Grâce à son imagination singulièrement fertile en combinaisons, il avait réussi à se mettre à l'abri des dangers qui pouvaient le menacer.

Il continuait à jouer de bonheur, comme il disait.

De là, une succession de forfaits de toute sorte.

On ne parlait, depuis quelque temps, que de vols audacieux, de crimes monstrueux, dont la police cherchait en vain à découvrir les auteurs.

On ne pouvait supposer, en effet, qu'un seul homme eût pu accomplir une aussi longue série de criminels exploits.

Et, comme on était toujours à la recherche de l'insaisissable Mandrin, bon nombre de méfaits furent mis à l'actif du mystérieux malfaiteur, lesquels revenaient, en réalité, de droit à Frochard.

Celui-ci, dans sa vanité, éprouvait une certaine jalousie à voir mettre sur le compte d'un autre les entreprises hardies dont il était l'auteur.

Il eût voulu pouvoir revendiquer hautement ce qui lui revenait de part de gloire anonyme dans l'épopée de ce grand scélérat qui mettait sur les dents les plus fins limiers et tout le petit corps de troupes placés sous les ordres du lieutenant de police.

Quelque extraordinaire que cela puisse paraître, cet homme en était arrivé, dans son admiration pour le criminel auquel il faisait concurrence, à commettre les plus grandes imprudences.

C'est ainsi qu'ayant appris que Mandrin avait poussé l'audace jusqu'à inscrire son nom sur les murs des appartements qu'il dévalisait, — comme s'il eût voulu signer ses crimes, — Frochard eut la fantaisie de l'imiter.

Mais il avait réfléchi qu'il lui faudrait alors rompre décidément en visière avec la police, tenir la campagne continuellement et, dans toutes ses expéditions, trainer sa famille à sa suite.

Il dût se résigner à n'être, comme par le passé, qu'un malfaiteur mystérieux, mais dont la hardiesse semblait s'accroître à chaque affaire nouvelle.

Du reste, les exploits des voleurs et des assassins devenaient chaque jour plus nombreux, en dépit des efforts tentés par le lieutenant de police pour réprimer le banditisme qui menaçait de prendre des proportions formidables.

Dans son épouvante, la population parisienne, — toujours un peu crédule, — accordait foi aux histoires les plus invraisemblables.

C'est ainsi qu'on se disait, tout bas, que la police, insuffisamment surveillée par ses chefs, était de connivence avec les scélérats et, au besoin, favorisait leur évasion et leur fuite.

Que ce fût ou non la vérité, la gent cagouse et escarpe poursuivait impuñément le cours de ses méfaits.

A tel point qu'il était devenu impossible de se hasarder dans les rues, le soir, sans une escorte.

On organisait des espèces de caravanes pour traverser les ponts, ou pour longer les quais, dès la tombée de la nuit.

Frochard, bien que son nom ne figurât pas sur la liste des bandits célèbres, faisait largement sa part de la besogne qu'on attribuait à d'autres.

La police était bien parvenue à connaître la plupart des hautes personnalités du crime; mais elle ne parvenait que rarement à les capturer.

Aussi la nouvelle que le redoutable Mandrin était enfin tombé aux mains des agents lancés à sa poursuite causa-t-elle une véritable émotion dans le public.

Si grande était la satisfaction générale, que l'on s'abordait, dans les rues, pour se communiquer les renseignements que chacun avait pu obtenir.

On voulait savoir comme la police était parvenue à se rendre maîtresse du fameux bandit que l'on commençait à considérer comme une sorte de sorcier possédant le don d'ubiquité.

On affirmait que le lieutenant de police avait ordonné que l'on conduisît le prisonnier à pied, à la prison, afin que les

Parisiens fussent bien convaincus qu'ils n'avaient désormais plus rien à redouter de ce grand criminel.

La Frochard, elle aussi, s'était mêlée à la foule qui allait se masser aux abords du Grand-Châtelet, pour y attendre l'arrivée du prisonnier.

Elle s'était, malgré de continuelles botscoulades, maintenue à proximité de la porte, et avait pu distinguer les traits de cet homme dont la France entière s'était occupée.

Et, toute émotionnée des invectives et des malédictions dont la foule avait accablé le prisonnier, la Frochard s'était hâtée de rentrer chez elle, pour faire part à son mari de la grande nouvelle du jour.

— C'était un rude lutteur ! dit le bandit... Malheureusement pour lui, il avait des complices !... Qui sait s'il n'a pas été vendu par quelques-uns de sa bande !

Et s'animent :

— Pas d'associés... dit-il. Un complice est souvent une "mouche," trop lâche pour supporter les tortures de la question, et qui bourdonne des révélations aux oreilles des juges et du lieutenant criminel... Voilà pourquoi je travaille seul, moi.

... Je suis, à la fois, le chef qui combine et le soldat qui exécute !... Pas de complices !... Les Frochard n'en ont jamais eus.

Puis, devenu tout à coup rêveur :

— J'aurais bien voulu le voir, dit-il, ce fameux Mandrin.

— Eh bien, fit la Frochard, qui t'empêche d'assister à l'exécution lorsqu'elle aura lieu ?

— L'exécution ! s'exclama le bandit que ce mot avait fait bondir... L'exécution !... Tu vas plus vite en besogne que les juges et le bourreau...

— Mais, balbutia la femme, puisqu'il est à la chaîne dans un cachot du Grand-Châtelet, tu sais bien que son affaire ne sera pas longue à être bâciée.

— Elle ne l'est pas encore ! Des hommes comme nous, quand c'est pris, ça... s'échappe !...

Et s'exaltant :

— Si c'était moi... je jure que je trouverais bien moyen de sortir de leur Grand-Châtelet.

— J'aime à t'entendre parler ainsi, mon homme... Si jamais on te prenait... j'aurais de l'espoir jusqu'au dernier moment. Mais il me tarde que tu nous fasses riches tout d'un coup... afin que tu puisses enfin te retirer "des affaires."

Frochard avait décidé qu'il assisterait à l'exécution de Mandrin et des deux complices capturés avec lui.

Il n'eut pas longtemps à attendre. Le procès marcha rapidement.

La cour rendit un arrêt qui condamnait le bandit à être rompu vif, après avoir subi la question ordinaire et extraordinaire.

Aussitôt que le bruit se fut répandu que l'exécution allait avoir lieu dans l'après-midi, Frochard sortit de chez lui et se dirigea vers le lieu du supplice.

Il s'était, pour la circonstance, habillé comme l'étaient alors les bourgeois aisés.

Il allait de groupe en groupe, écoutant les conversations, très curieux de se rendre compte des impressions diverses de cette foule impatiente.

Pendant ce temps, le charpentier des hautes-œuvres dressait la roue et deux potences.

— La fête sera complète, dit un des voisins de Frochard, on va exécuter le chef de la bande et ses complices.

Toutes les rues adjacentes étaient encombrées par la foule. Les curieux se pressaient aux fenêtres et jusque sur les toits.

Ceux qui avaient fait diligence pour arriver jusqu'au pied de l'échafaud étaient à présent refoulés et maintenus à distance par les soldats et les agents de la prévôté.

On avait fait au grand scélérat qui payait enfin sa dette à la société les honneurs d'un déploiement considérable de troupes.